

Je vous écris d'ailleurs

Réflexions éparses

sur le mouvement de l'automne

Gildas

L'amertume d'un mouvement éclair qui a échoué – une fois de plus – est encore là, d'une lutte intense mais courte. On a vite oublié que tout à commencer en mars, puis juin pour repartir très doucement en septembre. Personne n'y croyait. Personne ne pensait qu'on serait en mesure de créer un quelconque mouvement. Les manifs plan-plan nous tuaient le moral. On allait se balader – et se faire balader – de rendez-vous en rendez-vous.

Grandeur et décadence

Lorsqu'en juillet, je faisais l'achat d'un billet d'avion pour partir en octobre vers ailleurs, comme vous, je n'imaginai pas un autre scénario. Hasard ou pas, je suis parti juste avant les premiers gros blocages d'entreprises et revenu le lendemain des premiers déblocages. Autant dire que j'ai tout loupé. Je suis passé à côté d'un rare moment où notre engagement prend du sens. Le militantisme offre souvent un sentiment d'impuissance.

Parti en exil donc, de mon ailleurs, je n'avais pas imaginé tout ça... Lorsque fin octobre j'ai vu les raffineries rouvrir une à une, j'ai pensé qu'il s'agissait de l'une des pires défaites qu'ait connues le mouvement ouvrier. J'imaginai un désespoir immense. Si l'échec du mouvement amenait beaucoup d'amertume, à ma grande surprise, l'abattement total n'était pas de mise. En prenant contact avec des grévistes – pas forcément des militants –, j'ai senti qu'il s'était passé quelque chose... Certains disent avoir retrouvé leur fierté. (Quand on a perdu que faire de cette fierté, mourir la tête haute n'a que peu d'intérêt...). Mais dans ces témoignages de salariés, finalement c'est le retour d'une conscience de classe qu'on retrouve.

S'informer

De mon ailleurs, il était bien difficile de se faire une idée de la situation derrière un ordinateur, quelques e-mails militants et la lecture de journaux bourgeois. Et pas seulement en raison de la désinformation des médias, en de telles situations, l'information militante n'est pas destinée à l'extérieur. La presse engagée existe pour imposer un rapport de force. Que penser d'un texte où des grévistes clament: «on ne lâchera rien»? Il s'agit plus de montrer sa détermination au patron, au gouvernement que d'informer. Il y a même toutes les chances qu'il lâche un jour. Reste à savoir quand? Dans un mouvement, les médias militants s'adressent aux militants, aux personnes entre deux eaux, qui hésitent entre aller au travail et se mettre en grève...

De mon ailleurs, comment comprendre que la sauce prenait sur les grèves, entre annonce pessimiste du gouvernement et effet d'annonces des militants? On s'en rend compte plus par des détails en périphérie: un e-mail de la famille qui dit avoir du mal à trouver de l'essence a plus de sens qu'un e-mail de copain qui appelle à bloquer un dépôt. Quand les non-militants commencent à être touchés par la grève, elle commence à avoir du poids. Je me souviens, en 2006, lors du CPE, avoir été surpris de lire que dans mon «bled», les lycéens avaient commencé à se mettre en grève, à bloquer la rocade. L'épidémie de révolte contaminait au-delà des centres universitaires classiques, le mouvement prenait une autre tournure.

Solidaire mais pas en grève

De mon ailleurs, j'ai vu encore une fois la popularité de la grève. En lisant les feuilles de chou militantes – faute d'être avec vous, je les lisais toutes – j'ai constaté le nombre d'appel à solidarité pour constituer des caisses de grève. Certains avaient débuté l'opération dès septembre. La réussite de ces caisses est réjouissante mais porte son travers. Comme le réclamait un gréviste de Grands Puits face à la caméra des Mutins de Pangée¹: «Nous avons reçu assez de soutien, ce qu'il faut maintenant, c'est que les gens se mettent en grève.» On donnait de l'argent aux caisses de grève, comme certains faisaient grève par procuration en 1995...

Les nombreuses donations témoignent que la lutte n'était pas isolée. Toutefois, depuis des années, force est de constater que l'arme de la grève n'est plus aussi efficace tant le gouvernement a su attaquer les possibilités de réaliser des grèves dures: service minimum dans les transports, remplacement des enseignants dans les écoles, réquisition dans certains boulots... La gestion policière des grèves nous fait mal. Elle s'ajoute à une société du crédit où les salariés entament leur mois en négatif. Ils travaillent pour payer leurs dettes.

Cette incapacité à se mettre grève s'est peut-être matérialisée par les AG inter-professionnelles. Celles-ci semblent réjouir nombre de militants: enfin la grève n'est plus enfermée sur le seul lieu de travail! Mais le problème est que la grève n'est guère plus sur le lieu de travail... Alors on se transporte ailleurs, on va voir des collègues en grève...

1 Grandpuits, titre film, diffusion

« Bloquer l'économie »

De mon ailleurs, j'ai vu le poids que les revendications des composantes les plus radicales du mouvement ont pris. En septembre, les grosses centrales syndicales devaient se positionner – contre – la grève générale ou reconductible. Elles ne pouvaient feindre d'ignorer l'enjeu de la question. Mais peu à peu, comme une étape, face à la difficulté d'une telle entreprise, le mot d'ordre de « blocage de l'économie » est arrivé comme une évidence. Plus raisonnable quant à nos forces ? Une grève générale semble aujourd'hui difficile à mener notamment dans des secteurs clefs... on sait que l'impact d'une grève de profs n'est pas la même qu'une grève sur les flux.

Apparue du côté des militants révolutionnaires, l'idée s'est répandue. Les groupes révolutionnaires ont eu une aura plus large qu'à l'habitude. Camille, salarié SNCF, raconte dans le supplément à *Offensive* n° 29² comment les « jeunes » ont forcé le syndicat de son dépôt à passer à l'action, voyant bien que rester les bras croisés ne suffirait pas à faire flancher la direction. « Bloquer l'économie » restera le slogan de ce mouvement (et sans doute des suivants), comme une évidence aujourd'hui que la grève ne suffit plus... À nous d'apprendre à « bloquer l'économie » maintenant.

Reste que ce nouveau mot d'ordre adopté demeure fragile. On s'est retrouvé à ne parler que des raffineries. Tout s'est concentré là. On a créé un colosse aux pieds d'argile. Un mouvement fort qui s'est effondré dès que la première raffinerie a rouvert les tuyaux. Il semble qu'on a en fait livré notre destin entre les mains de quelques syndicalistes. Le mouvement n'a jamais été assez fort pour être indépendant. Et finalement on ne saura jamais ce qui se sera réellement passé derrière les grilles des usines :

réserve spéciale, approvisionnements pas complètement arrêtés... Des enjeux internes aux syndicats nous rendaient difficile de saisir totalement la situation. Certains faisaient grève pour des questions internes (et louables), mais pas contre la réforme des retraites.

Ainsi, si on a cru avoir été puissants, rappelons que les secteurs en pointe de la grève – comme les ports – étaient pour la plupart déjà en grève avant le mouvement. Les syndicats n'ont jamais perdu la main sur celui-ci. Mieux, ils ont su jouer avec des AG interprofessionnelles créées pourtant pour s'autonomiser des syndicats. Dans quelques villes, les CGT et consorts appelaient les militants radicaux de ces assemblées aux actions qui leur plaisaient, en gérant le déroulement...

Le travail

De mon ailleurs, j'ai observé le traitement que les partis sociaux-démocrates réservaient au travail. Ces partis dont généralement on évite soigneusement le tract en manif... mais si présent dans les médias de masse que je lisais alors. Que doit-on penser d'un Parti Communiste qui avait pour slogan « la retraite devrait être une libération » ? Et, cerise sur le gâteau, met en image ce slogan avec une personne derrière des barreaux. Mais quelle est cette prison, le travail ? Si même le PC ne croit plus à la valeur travail, tout fout le camp ! Pour le Parti Socialiste, le travail faisait aussi figure de punition, puisque les libéraux de gauche (?) mettaient un boulet au pied au travail jusqu'à 42 ans... quand ils imaginaient les 40 ans de cotisations avec un ballon de baudruche qui nous envoyait planer... Le travail, c'est donc un boulet qu'on traîne après 40 ans !

² *Offensive*, supplément au n° 29, adresse, date, mars 2011, Débattre en retraite

La question du travail restera la grande question non abordée d'un mouvement trop éphémère pour s'attaquer à un morceau comme ça. « Comment le travail a-t-il pu devenir répugnant au point que le départ à la retraite soit envisagé par beaucoup comme quelque chose d'enviable ? »³ Que doit-on penser d'une société qui veut à tout prix ne plus travailler ? Lorsque même les plus ardents défenseurs de la valeur travail le représentent comme un calvaire, c'est qu'il y a un problème profond. Ce mouvement n'a pas su interroger une question qui traverse pourtant la société. Il ne s'agit pas forcément d'un refus du travail dans un style anar éculé (« Travailler, moi jamais ! »), mais bien plus de mettre du sens dans ce travail (« Travailler pour quoi, pour qui ? »). « Au lieu de cela, les opposant-e-s à la réforme des retraites sont restés emprisonné-e-s dans une logique purement économique et gestionnaire, se contentant d'affirmer qu'il y a assez d'argent pour financer les retraites des prochaines générations, qu'il faut créer de nouveaux modes de répartition, etc. »⁴

Finalement, ce mouvement n'aura duré qu'une quinzaine de jours si on s'attache au moment où il y a eu une vraie conflictualité avec l'État. Trop rapide pour laisser le temps d'inventer une utopie. Il est resté très modeste quant à ses revendications. Mais le réalisme reste la marque des derniers mouvements sociaux, avec des militants qui ont parfois plus les pieds sur terre et tombent donc de moins haut ?

Mais le problème du dernier mouvement est peut-être que personne n'y a vraiment cru ?

Gildas (OLS Bretagne)

3 *Offensive* n° 25, mars 2010, Travail : quel sens ?.

4 Supplément à *Offensive* 29, mars 2011,